

Fiche pédagogique

Les Neiges du Kilimandjaro

Sortie en salles

16 novembre 2011 (France)

23 novembre 2011 (Suisse romande)



**Film long métrage,
France, 2011**

Réalisation :
Robert Guédiguian

Scénario : Jean-Louis Milesi
et Robert Guédiguian. Inspiré
du poème "Les Pauvres
Gens", de Victor Hugo

Interprètes : Ariane Ascaride,
Jean-Pierre Darroussin,
Gérard Meylan, Maryline
Canton, Grégoire Leprince-
Ringuet

Distribution en Suisse:
Agora Films

Version originale française

Durée : 1h47

Public concerné :
âge légal : 10 ans
âge suggéré : 12 ans
<http://www.filmages.ch>

**Festival de Cannes 2011,
Un Certain regard**

**Prix Lux 2011, décerné par le
Parlement européen**

Résumé

A Marseille, Michel et sa femme Marie-Claire sont unis par une complicité de près de 30 ans. Leur bonheur est mis à l'épreuve par deux accidents de parcours. D'abord, Michel perd son emploi par excès d'honnêteté : au moment de tirer au sort les employés à licencier lors d'une restructuration, ce délégué syndical sort son propre nom du chapeau (alors qu'il aurait pu s'abstenir de l'y mettre).

Sans travail, Michel se consacre à des tâches qui profitent à ses enfants et petits-enfants. Un soir, il subit avec Marie-Claire l'intrusion violente d'individus masqués dans sa maisonnette. Ceux-ci les dévalisent et les laissent pantelants. Plus tard,

Michel constatera avec amertume qu'il a été trahi par un jeune homme qu'il connaissait fort bien, quelqu'un de sa propre classe sociale. En s'intéressant un peu plus à lui, Michel va même découvrir que ce jeune homme a agi par pure nécessité. Il vit seul avec ses deux petits-frères et veille sur eux. Sa capture par la police puis son incarcération sont de nature à mettre ce fragile équilibre en péril.

Michel et Marie-Claire vont être amenés à prendre une décision surprenante pour des observateurs extérieurs, mais bien en accord avec leurs convictions. Ils demanderont à pouvoir s'occuper des petits, qu'ils pensent intégrer sans peine à leur tribu...

Commentaires

"En 2005, en rédigeant un texte où j'appelais à voter contre la Constitution européenne, j'avais, pour désigner de manière un peu générale «les nouvelles formes de la classe ouvrière», fait référence aux **Pauvres Gens** du poème de

Victor Hugo. C'est à cette occasion que je l'ai relu. La fin du poème, c'est à dire l'adoption des enfants de la voisine décédée par le pauvre pêcheur, qui dit « nous avons cinq enfants, cela va faire sept» et qui découvre que sa

Disciplines et thèmes concernés

Français, littérature :

Apprécier et analyser des productions littéraires diverses (en situant une œuvre dans son contexte historique et culturel). Ici : le poème de Victor Hugo "Les Pauvres gens" (voir texte en annexe 1)

Objectif L1 35 du PER

Sciences humaines et sociales :

Analyser l'organisation des sociétés humaines d'ici et d'ailleurs à travers le temps. Analyse des phénomènes liés aux échanges économiques. Analyse de l'influence des idéologies

Objectif SHS 32-33 du PER

Education aux médias :

Porter une analyse étayée sur des représentations (images) et des productions médiatiques. Déterminer l'origine et les intentions d'un message

Objectif FG 31 du PER



Un spectateur conquis : **Nanni Moretti**, à la projection cannoise des "Neiges du Kilimandjaro" (photo CG)

femme l'a devancé en les ramenant chez eux, est absolument bouleversante. Un tel élan de bonté, un tel excès de cœur, c'est exemplaire. Et, en plus, il y a cette concordance, ce geste amoureux des deux personnages, l'homme et la femme, qui sont à égalité dans la générosité. J'ai immédiatement pensé que ça ferait une magnifique fin de film. Il ne restait plus qu'à trouver un chemin contemporain pour arriver à cette fin là", déclare Robert Guédiguian dans le dossier de presse du film, pour raconter la genèse des "Neiges du Kilimandjaro".

Le cinéaste reconnaît volontiers avoir construit son film "à l'envers", à partir de l'idée du dénouement. Il a lui-même grandi dans le quartier de l'Estaque, où se situe le film. "Mon père travaillait sur les quais. Comme tous ses collègues, il était à la CGT mais n'était pas militant. Moi j'ai adhéré au Parti à 14 ans, en 68", confie Guédiguian dans "Télérama" (no 3226, du 12 au 18 novembre). Ayant rendu sa carte du PC en 1979, l'homme a trouvé dans le cinéma "une autre manière de faire de la politique" : "Je ne ferais pas de films si je ne pensais pas qu'ils puissent contribuer au débat", poursuit-il dans le magazine.

A une époque marquée par l'individualisme et le repli sur ses acquis, le cinéaste n'estime pas utopique l'attitude du couple de son film : "Le comportement généreux des héros a beau être exceptionnel, il est de l'ordre du possible. Dans la vie, il y a des pauvres gens comme eux. Comme ceux du poème de Victor Hugo : ils n'ont presque rien mais sont prêts à partager si le cœur le leur dicte (...) De temps en temps, un cinéaste doit savoir assumer des personnages à qui il aimerait

ressembler. C'eût été facile d'inventer une faille à chacun, un adultère par-ci, une compromission par-là. A quoi bon ? Ce qui m'intéresse et me réjouit, c'est de voir ces vieux militants se demander comment rester fidèles à leurs convictions" (idem).

S'il s'attendrit sur les personnages de sa génération, Guédiguian est sévère envers les jeunes de son film : "Il faut choisir : se reposer ou être libre", disait le philosophe grec Thucydide. Les enfants de mes héros ne sont pas de mauvais bougres, mais ils ont choisi de se reposer. Ce sont des feignants, avec des rêves petit-bourgeois. Ils se débrouillent à peu près, habitent dans un lotissement avec vue sur la mer, et tant qu'il y a des saucisses et du pastis à la maison, ils ne cherchent pas plus loin. Ce comportement régressif m'agace prodigieusement".



Robert Guédiguian, lors de la présentation cannoise du film, avec Ariane Ascaride, Jean-Pierre Darroussin et Gérard Meylan (photo CG)

Après deux films tournés en numérique ("Lady Jane" et "L'Armée du crime"), Robert Guédiguian est revenu au super 16, pour capter plus de chaleur, pour que l'image ait du grain et soit plus "habitée". Son film est mieux qu'une "escapade en utopie". Il permet de dresser un état des lieux de nos projets, au plan privé comme au plan collectif. A l'heure où la précarisation s'étend, où l'indignation gagne

des franges hétéroclites de nos sociétés occidentales, quelles valeurs voulons-nous défendre ? Quels modèles de "vivre ensemble" résistent à la

pression pragmatique du réel ? Quel dépassement du cadre actuel vaut-il la peine de défendre et de promouvoir ?

Objectifs

- **Apprécier** la dimension littéraire du poème de Victor Hugo qui a inspiré le film de Robert Guédiguian
- **Comparer** le poème au film et analyser le travail d'adaptation opéré pour traduire la situation décrite dans un contexte contemporain
- **Débattre** de l'écart existant entre le film et des faits divers très médiatisés. Se demander s'il existe encore des utopies collectives et lesquelles.

Pistes pédagogiques

1. Le poème de Victor Hugo *Les Pauvres Gens*

La transposition effectuée par Robert Guédiguian et son scénariste Jean-Louis Milesi est telle qu'il est possible de lire le poème avant de voir le film sans se priver du plaisir de la découverte.

Distribuer aux élèves le poème (en annexe) et le faire lire.

Analyser ce texte en s'attardant notamment sur les dimensions suivantes :

Par quels termes précis l'auteur nous laisse-t-il comprendre que nous avons affaire à de "pauvres gens" ?

Qu'est-ce que ce poème nous apprend sur la pauvreté ? (Réponse : il y a toujours plus pauvre que soi; le dénuement matériel n'empêche pas la grandeur d'âme)

Quelles sont les qualités attribuées par l'auteur à la mère ?

Quelles sont les qualités attribuées à son mari ?

A quelle fatalité ces deux-là sont-ils soumis ? A quelle fatalité sommes-nous tous soumis ? (voir fin de la partie VII)

Souligner la récurrence obstinée du mot "cœur" dans ce poème.

Mettre en évidence l'élément-clé qui a séduit Robert Guédiguian dans ce poème : l'amour (du conjoint comme du prochain) manifesté par un acte considéré comme "juste", sans qu'il y ait eu besoin d'une concertation préalable.



Robert Guédiguian et Jean-Pierre Darroussin, ovationnés dans l'auditorium Debussy à Cannes (photo CG)

Analyser ensuite le travail d'adaptation effectué par le cinéaste et son scénariste.

En quoi le contexte (géographique, social) est-il comparable ?

A quelle dureté du quotidien renvoie le poème ? A quelle dureté du temps renvoie le film ?

Mettre en évidence le lien ambivalent qui unit les parents aux enfants, dans le texte de Victor Hugo. ("Ah s'ils étaient petits..."). S'intéresser à celui qui unit parents et enfants dans "Les Neiges du Kilimandjaro". La générosité fonctionne-t-elle dans les deux sens ?

Quelles valeurs le film a-t-il choisi de mettre en opposition ? (Réponse : solidarité et individualisme; partage et égoïsme; ouverture et fermeture; attrait de l'immédiat et bonheur bâti sur le long terme)

Analyser ce fait divers rapporté par le journal "Le Monde", qui a vu un jeune cambrioleur de 15 ans abattu au fusil par un chômeur. Quels échos troublants trouve-t-on entre le film et ce fait divers ? Que faut-il en conclure ?

2. Le courage et l'utopie

Faire lire aux élèves le texte de Jean Jaurès inséré par Robert Guédiguian dans le dossier de presse des "Neiges du Kilimandjaro" (annexe 2).

Quelle est la définition du courage, selon Jaurès ? A quel dépassement de soi appelle-t-il ?

Demander aux élèves leur sentiment sur ce texte. Leur paraît-il daté, voire obsolète ou anachronique ? Ou au contraire incroyablement moderne et emballant ?

Que faudrait-il entendre, de nos jours, par "*applaudissements imbéciles et huées fanatiques*" ?

Qui sont aujourd'hui ceux qui osent résister à ces applaudissements et à ces huées ? De quel projet sont-ils porteurs ? Y a-t-il encore des projets de société peut-être utopiques mais dignes d'être défendus ?

Pour en savoir plus

Le site du distributeur suisse du film (avec le dossier de presse et un entretien avec Robert Guédiguian) : www.agorafilms.ch

Entretien avec Robert Guédiguian dans **Télérama** no 3226 (du 12 au 18 novembre 2011).

"La Légende des siècles", recueil de poèmes de Victor Hugo. Un [article](#) de Wikipédia.

Christian Georges, collaborateur scientifique, Conférence intercantonale de l'instruction publique de la Suisse romande et du Tessin (CIIP), novembre 2011.

Droits d'auteur : [licence Creative Commons](#)



Annexe 1 : "Les Pauvres Gens", poème de Victor Hugo (1802-1885)

Il est nuit. La cabane est pauvre, mais bien close.
Le logis est plein d'ombre et l'on sent quelque chose
Qui rayonne à travers ce crépuscule obscur.
Des filets de pêcheur sont accrochés au mur.
Au fond, dans l'encoignure où quelque humble vaisselle
Aux planches d'un bahut vaguement étincelle,
On distingue un grand lit aux longs rideaux tombants.
Tout près, un matelas s'étend sur de vieux bancs,
Et cinq petits enfants, nid d'âmes, y sommeillent
La haute cheminée où quelques flammes veillent
Rougit le plafond sombre, et, le front sur le lit,
Une femme à genoux prie, et songe, et pâlit.
C'est la mère. Elle est seule. Et dehors, blanc d'écume,
Au ciel, aux vents, aux rocs, à la nuit, à la brume,
Le sinistre océan jette son noir sanglot.

II

L'homme est en mer. Depuis l'enfance matelot,
Il livre au hasard sombre une rude bataille.
Pluie ou bourrasque, il faut qu'il sorte, il faut qu'il aille,
Car les petits enfants ont faim. Il part le soir
Quand l'eau profonde monte aux marches du musoir.
Il gouverne à lui seul sa barque à quatre voiles.
La femme est au logis, cousant les vieilles toiles,
Remmaillant les filets, préparant l'hameçon,
Surveillant l'âtre où bout la soupe de poisson,
Puis priant Dieu sitôt que les cinq enfants dorment.
Lui, seul, battu des flots qui toujours se reforment,
Il s'en va dans l'abîme et s'en va dans la nuit.
Dur labeur ! Tout est noir, tout est froid ; rien ne luit.
Dans les brisants, parmi les lames en démente,
L'endroit bon à la pêche, et, sur la mer immense,
Le lieu mobile, obscur, capricieux, changeant,
Où se plaît le poisson aux nageoires d'argent,
Ce n'est qu'un point ; c'est grand deux fois comme la chambre.
Or, la nuit, dans l'ondée et la brume, en décembre,
Pour rencontrer ce point sur le désert mouvant,
Comme il faut calculer la marée et le vent !
Comme il faut combiner sûrement les manœuvres !
Les flots le long du bord glissent, vertes coulevres ;
Le gouffre roule et tord ses plis démesurés,
Et fait râler d'horreur les agrès effarés.
Lui, songe à sa Jeannie au sein des mers glacées,
Et Jeannie en pleurant l'appelle ; et leurs pensées
Se croisent dans la nuit, divins oiseaux du cœur.

III

Elle prie, et la mauve au cri rauque et moqueur
L'importune, et, parmi les écueils en décombres,

L'océan l'épouvante, et toutes sortes d'ombres
Passent dans son esprit : la mer, les matelots
Emportés à travers la colère des flots ;
Et dans sa gaine, ainsi que le sang dans l'artère,
La froide horloge bat, jetant dans le mystère,
Goutte à goutte, le temps, saisons, printemps, hivers ;
Et chaque battement, dans l'énorme univers,
Ouvre aux âmes, essaims d'autours et de colombes,
D'un côté les berceaux et de l'autre les tombes.

Elle songe, elle rêve. - Et tant de pauvreté !
Ses petits vont pieds nus l'hiver comme l'été.
Pas de pain de froment. On mange du pain d'orge.
- Ô Dieu ! le vent rugit comme un soufflet de forge,
La côte fait le bruit d'une enclume, on croit voir
Les constellations fuir dans l'ouragan noir
Comme les tourbillons d'étincelles de l'âtre.
C'est l'heure où, gai danseur, minuit rit et folâtre
Sous le loup de satin qu'illuminent ses yeux,
Et c'est l'heure où minuit, brigand mystérieux,
Voilé d'ombre et de pluie et le front dans la bise,
Prend un pauvre marin frissonnant, et le brise
Aux rochers monstrueux apparus brusquement.
Horreur ! l'homme, dont l'onde éteint le hurlement,
Sent fondre et s'enfoncer le bâtiment qui plonge ;
Il sent s'ouvrir sous lui l'ombre et l'abîme, et songe
Au vieil anneau de fer du quai plein de soleil !

Ces mornes visions troublent son cœur, pareil
A la nuit. Elle tremble et pleure.

IV

Ô pauvres femmes
De pêcheurs ! c'est affreux de se dire : - Mes âmes,
Père, amant, frère, fils, tout ce que j'ai de cher,
C'est là, dans ce chaos ! mon cœur, mon sang, ma chair ! -
Ciel ! être en proie aux flots, c'est être en proie aux bêtes.
Oh ! songer que l'eau joue avec toutes ces têtes,
Depuis le mousse enfant jusqu'au mari patron,
Et que le vent hagard, soufflant dans son clairon,
Dénoue au-dessus d'eux sa longue et folle tresse,
Et que peut-être ils sont à cette heure en détresse,
Et qu'on ne sait jamais au juste ce qu'ils font,
Et que, pour tenir tête à cette mer sans fond,
A tous ces gouffres d'ombre où ne luit nulle étoile,
Et n'ont qu'un bout de planche avec un bout de toile !
Souci lugubre ! on court à travers les galets,
Le flot monte, on lui parle, on crie : Oh ! rends-nous-les !
Mais, hélas ! que veut-on que dise à la pensée
Toujours sombre, la mer toujours bouleversée !

Jeannie est bien plus triste encor. Son homme est seul !
Seul dans cette âpre nuit ! seul sous ce noir linceul !
Pas d'aide. Ses enfants sont trop petits. - Ô mère !

Tu dis : "S'ils étaient grands ! - leur père est seul !" Chimère !
Plus tard, quand ils seront près du père et partis,
Tu diras en pleurant : "Oh! s'ils étaient petits !"

V

Elle prend sa lanterne et sa cape. - C'est l'heure
D'aller voir s'il revient, si la mer est meilleure,
S'il fait jour, si la flamme est au mât du signal.
Allons ! - Et la voilà qui part. L'air matinal
Ne souffle pas encor. Rien. Pas de ligne blanche
Dans l'espace où le flot des ténèbres s'épanche.
Il pleut. Rien n'est plus noir que la pluie au matin ;
On dirait que le jour tremble et doute, incertain,
Et qu'ainsi que l'enfant, l'aube pleure de naître.
Elle va. L'on ne voit luire aucune fenêtre.

Tout à coup, a ses yeux qui cherchent le chemin,
Avec je ne sais quoi de lugubre et d'humain
Une sombre mesure apparaît, décrépite ;
Ni lumière, ni feu ; la porte au vent palpite ;
Sur les murs vermoulus branle un toit hasardeux ;
La bise sur ce toit tord des chaumes hideux,
Jaunes, sales, pareils aux grosses eaux d'un fleuve.

"Tiens ! je ne pensais plus à cette pauvre veuve,
Dit-elle ; mon mari, l'autre jour, la trouva
Malade et seule ; il faut voir comment elle va."

Elle frappe à la porte, elle écoute ; personne
Ne répond. Et Jeannie au vent de mer frissonne.
"Malade ! Et ses enfants ! comme c'est mal nourri !
Elle n'en a que deux, mais elle est sans mari."
Puis, elle frappe encore. "Hé ! voisine !" Elle appelle.
Et la maison se tait toujours. "Ah ! Dieu ! dit-elle,
Comme elle dort, qu'il faut l'appeler si longtemps!"
La porte, cette fois, comme si, par instants,
Les objets étaient pris d'une pitié suprême,
Morne, tourna dans l'ombre et s'ouvrit d'elle-même.

VI

Elle entra. Sa lanterne éclaira le dedans
Du noir logis muet au bord des flots grondants.
L'eau tombait du plafond comme des trous d'un crible.

Au fond était couchée une forme terrible ;
Une femme immobile et renversée, ayant
Les pieds nus, le regard obscur, l'air effrayant ;
Un cadavre ; - autrefois, mère joyeuse et forte ; -
Le spectre échevelé de la misère morte ;
Ce qui reste du pauvre après un long combat.
Elle laissait, parmi la paille du grabat,
Son bras livide et froid et sa main déjà verte

Pendre, et l'horreur sortait de cette bouche ouverte
D'où l'âme en s'enfuyant, sinistre, avait jeté
Ce grand cri de la mort qu'entend l'éternité !

Près du lit où gisait la mère de famille,
Deux tout petits enfants, le garçon et la fille,
Dans le même berceau souriaient endormis.

La mère, se sentant mourir, leur avait mis
Sa mante sur les pieds et sur le corps sa robe,
Afin que, dans cette ombre où la mort nous dérobe,
Ils ne sentissent pas la tiédeur qui décroît,
Et pour qu'ils eussent chaud pendant qu'elle aurait froid.

VII

Comme ils dorment tous deux dans le berceau qui tremble !
Leur haleine est paisible et leur front calme. Il semble
Que rien n'éveillerait ces orphelins dormant,
Pas même le clairon du dernier jugement ;
Car, étant innocents, ils n'ont pas peur du juge.

Et la pluie au dehors gronde comme un déluge.
Du vieux toit crevassé, d'où la rafale sort,
Une goutte parfois tombe sur ce front mort,
Glisse sur cette joue et devient une larme.
La vague sonne ainsi qu'une cloche d'alarme.
La morte écoute l'ombre avec stupidité.
Car le corps, quand l'esprit radieux l'a quitté,
A l'air de chercher l'âme et de rappeler l'ange ;
Il semble qu'on entend ce dialogue étrange
Entre la bouche pâle et l'œil triste et hagard :
- Qu'as-tu fait de ton souffle ? - Et toi, de ton regard ?

Hélas! aimez, vivez, cueillez les primevères,
Dansez, riez, brûlez vos cœurs, videz vos verres.
Comme au sombre océan arrive tout ruisseau,
Le sort donne pour but au festin, au berceau,
Aux mères adorant l'enfance épanouie,
Aux baisers de la chair dont l'âme est éblouie,
Aux chansons, au sourire, à l'amour frais et beau,
Le refroidissement lugubre du tombeau !

VIII

Qu'est-ce donc que Jeannie a fait chez cette morte ?
Sous sa cape aux longs plis qu'est-ce donc qu'elle emporte ?
Qu'est-ce donc que Jeannie emporte en s'en allant ?
Pourquoi son cœur bat-il ? Pourquoi son pas tremblant
Se hâte-t-il ainsi ? D'où vient qu'en la ruelle
Elle court, sans oser regarder derrière elle ?
Qu'est-ce donc qu'elle cache avec un air troublé
Dans l'ombre, sur son lit ? Qu'a-t-elle donc volé ?

IX

Quand elle fut rentrée au logis, la falaise
Blanchissait; près du lit elle prit une chaise
Et s'assit toute pâle ; on eût dit qu'elle avait
Un remords, et son front tomba sur le chevet,
Et, par instants, à mots entrecoupés, sa bouche
Parlait pendant qu'au loin grondait la mer farouche.

"Mon pauvre homme ! ah ! mon Dieu ! que va-t-il dire ? Il a
Déjà tant de souci ! Qu'est-ce que j'ai fait là ?
Cinq enfants sur les bras ! ce père qui travaille !
Il n'avait pas assez de peine ; il faut que j'aie
Lui donner celle-là de plus. - C'est lui ? - Non. Rien.
- J'ai mal fait. - S'il me bat, je dirai : Tu fais bien.
- Est-ce lui ? - Non. - Tant mieux. - La porte bouge comme
Si l'on entrait. - Mais non. - Voilà-t-il pas, pauvre homme,
Que j'ai peur de le voir rentrer, moi, maintenant !"
Puis elle demeura pensive et frissonnant,
S'enfonçant par degrés dans son angoisse intime,
Perdue en son souci comme dans un abîme,
N'entendant même plus les bruits extérieurs,
Les cormorans qui vont comme de noirs crieurs,
Et l'onde et la marée et le vent en colère.

La porte tout à coup s'ouvrit, bruyante et claire,
Et fit dans la cabane entrer un rayon blanc ;
Et le pêcheur, traînant son filet ruisselant,
Joyeux, parut au seuil, et dit : C'est la marine !

X

"C'est toi !" cria Jeannie, et, contre sa poitrine,
Elle prit son mari comme on prend un amant,
Et lui baisa sa veste avec emportement
Tandis que le marin disait : "Me voici, femme !"
Et montrait sur son front qu'éclairait l'âtre en flamme
Son cœur bon et content que Jeannie éclairait,
"Je suis volé, dit-il ; la mer c'est la forêt.
- Quel temps a-t-il fait ? - Dur. - Et la pêche ? - Mauvaise.
Mais, vois-tu, je t'embrasse, et me voilà bien aise.
Je n'ai rien pris du tout. J'ai troué mon filet.
Le diable était caché dans le vent qui soufflait.
Quelle nuit ! Un moment, dans tout ce tintamarre,
J'ai cru que le bateau se couchait, et l'amarre
A cassé. Qu'as-tu fait, toi, pendant ce temps-là ?"
Jeannie eut un frisson dans l'ombre et se troubla.
"Moi ? dit-elle. Ah ! mon Dieu ! rien, comme à l'ordinaire,
J'ai cousu. J'écoutais la mer comme un tonnerre,
J'avais peur. - Oui, l'hiver est dur, mais c'est égal."
Alors, tremblante ainsi que ceux qui font le mal,
Elle dit : "A propos, notre voisine est morte.
C'est hier qu'elle a dû mourir, enfin, n'importe,
Dans la soirée, après que vous fûtes partis.

Elle laisse ses deux enfants, qui sont petits.
L'un s'appelle Guillaume et l'autre Madeleine ;
L'un qui ne marche pas, l'autre qui parle à peine.
La pauvre bonne femme était dans le besoin."

L'homme prit un air grave, et, jetant dans un coin
Son bonnet de forçat mouillé par la tempête :
"Diable ! diable ! dit-il, en se grattant la tête,
Nous avons cinq enfants, cela va faire sept.
Déjà, dans la saison mauvaise, on se passait
De souper quelquefois. Comment allons-nous faire ?
Bah ! tant pis ! ce n'est pas ma faute, C'est l'affaire
Du bon Dieu. Ce sont là des accidents profonds.
Pourquoi donc a-t-il pris leur mère à ces chiffons ?
C'est gros comme le poing. Ces choses-là sont rudes.
Il faut pour les comprendre avoir fait ses études.
Si petits ! on ne peut leur dire : Travaillez.
Femme, va les chercher. S'ils se sont réveillés,
Ils doivent avoir peur tout seuls avec la morte.
C'est la mère, vois-tu, qui frappe à notre porte ;
Ouvrons aux deux enfants. Nous les mêlerons tous,
Cela nous grimpera le soir sur les genoux.
Ils vivront, ils seront frère et sœur des cinq autres.
Quand il verra qu'il faut nourrir avec les nôtres
Cette petite fille et ce petit garçon,
Le bon Dieu nous fera prendre plus de poisson.
Moi, je boirai de l'eau, je ferai double tâche,
C'est dit. Va les chercher. Mais qu'as-tu ? Ça te fâche ?
D'ordinaire, tu cours plus vite que cela.

- Tiens, dit-elle en ouvrant les rideaux, les voilà!"

Annexe 2 : extrait d'un discours à la jeunesse de Jean Jaurès, Albi, 1903

(...) « Le courage, c'est d'être tout ensemble, et quel que soit le métier, un praticien et un philosophe. Le courage, c'est de comprendre sa propre vie, de la préciser, de l'approfondir, de l'établir et de la coordonner cependant à la vie générale. Le courage, c'est de surveiller exactement sa machine à filer ou à tisser, pour qu'aucun fil ne se casse, et de préparer cependant un ordre social plus vaste et plus fraternel où la machine sera la servante commune des travailleurs libérés. (...)

Le courage, c'est de dominer ses propres fautes, d'en souffrir mais de n'en pas être accablé et de continuer son chemin. Le courage, c'est d'aimer la vie et de regarder la mort d'un regard tranquille ; c'est d'aller à l'idéal et de comprendre le réel ; c'est d'agir et de se donner aux grandes causes sans savoir quelle récompense réserve à notre effort l'univers profond, ni s'il lui réserve une récompense. Le courage, c'est de chercher la vérité et de la dire ; c'est de ne pas subir la loi du mensonge triomphant qui passe, et de ne pas faire écho, de notre âme, de notre bouche et de nos mains aux applaudissements imbéciles et aux huées fanatiques ».

(...)